

R. P. HUMBERT CLÉRISSAC

Pro Domo et Domino

**L'Esprit
de Saint Dominique**

Conférences spirituelles
sur l'Ordre de Saint-Dominique

traduites de l'anglais par RENÉ SALOMÉ

NIHIL OBSTAT.

Lyon, 28 février 1924.

Fr. DENYS MÉZARD, O. P.

Lugduni, 1^{er} Martii 1924.

Fr. PROSPER CATHERIN, O. P.,

S. T. L.

Imprimi potest.

Fr. J.-M. PÉRIER, O. P.,

Pr. Prov.

Lugduni, die 25^e Martii 1924.

Imprimatur.

Pictavii, die 29^e Julii 1924.

J. BRAUD, *Vic. gén.*

AVANT-PROPOS

C'est le R. P. Clérissac lui-même qui a donné aux pages que des mains amies ont recueillies et publient aujourd'hui, le titre « *Pro Domo et Domino* », où se révèle d'une manière originale et forte son attachement à l'Ordre de Saint-Dominique.

Ces pages, il les avait écrites en anglais, durant son séjour à Londres, à l'occasion d'une retraite prêchée à ses frères. Il s'en était inspiré pour une autre retraite prêchée aux Dominicains Français du couvent de Rijckholt-Gronsveld, dans le Limbourg hollandais. Mais, pour cette dernière prédication, il n'avait ajouté au texte primitif aucune note en notre langue. Les éditeurs ont donc été obligés de demander à un traducteur expérimenté et dévoué de leur rendre, sinon la phrase si souple et si énergique de l'excellent prédicateur et écrivain dont la mort a causé tant et de si vifs regrets, du moins sa pensée, sa doctrine, ce qu'il désirait, ce qu'il aimait dans l'Ordre de Saint-Dominique.

Écrivant à saint Paulin de Nole, saint Augustin avait fait allusion aux chiens fidèles qui veillent et aboient « *Pro Domo et Domino* », « *Pour la Maison et pour le Maître* » (Op. éd. Migne, t. II, p. 635). Tous ceux qui l'ont connu comprennent que le cher P. Clérissac ait été ravi de s'emparer de ce trait caractéristique de l'activité du Prêcheur et qu'il en ait fait très heureusement l'application à un travail entrepris pour les religieux de son Ordre. Il n'estimait guère « les chiens muets qui ne savent pas aboyer, qui rêvent couchés, aimant à dormir » Is., LVI, 10). Il a été prodigue de son dévouement et nous a révélé, par ses actes, l'ardente sincérité des souhaits qu'il formulait dans une lettre écrite peu de temps avant sa mort : « Oh ! que ne donnerait-on pas pour ne pas mourir sans avoir fait quelque chose d'efficace pour notre Ordre, l'avoir fait comprendre et aimer dans son lumineux esprit, l'éternelle jeunesse de sa tradition doctrinale, sa magnanimité exquise, son sublime idéalisme ! N'est-ce pas qu'on mourrait volontiers pour cela ? »

Ces belles paroles disent assez la vigueur spirituelle qui a inspiré cet ouvrage, et pourquoi, malgré ses lacunes et son

caractère imparfait, nous le livrons avec confiance à tous ceux qui, dans notre Ordre, veulent travailler de plus en plus « Pour la Maison et pour le Maître ».

Fr. J.-M. P.

Lyon, le 25 mars 1924

CHAPITRE I

Caractères généraux de l'Ordre

Je veux me livrer avec vous à une étude progressive de l'idée dominicaine. Considérons-la d'abord à vol d'oiseau, comme nous fîmes jadis en éprouvant son premier attrait. Il est profitable de partir de ce point de vue, si extérieur qu'il puisse être. L'idée qu'à première vue on se fait d'un grand édifice peut n'être ni complète ni scientifique, du moins est-elle en bien des cas non seulement la plus fidèle représentation du tout, mais la plus frappante. Nous retournons donc à l'enchantement de notre vision initiale, et comment n'y aurait-il pas quelque gain à se retrouver dans la fraîcheur de l'idéal naissant ?

— Je crois que si l'on observe avec soin les grands faits de notre histoire, les divers courants qui se dessinent dans la vie de l'Ordre, on distingue nettement trois caractères principaux.

I

Tout d'abord, la *complexité*.

Nos amis vantent notre simplicité. Je les approuve ; mais j'ajoute que la vie dominicaine répond à un concept extrêmement complexe et qu'il faut avoir vécu cette vie plusieurs années pour commencer à découvrir l'unité si belle et si simple où viennent se fondre tous les éléments dont elle se compose.

Il ne faut pas que le mot *complexité* évoque ici l'idée de confusion ou de minutie, ni le mot *simplicité* celle de grisaille ou d'indigence.

Saint Dominique, si lumineux qu'il nous apparaisse, a une personnalité complexe. Dire qu'il était merveilleusement équilibré, ce n'est pas assez dire ; car souvent l'équilibre moral est dû à la rencontre de forces opposées, qui, étant égales, se neutralisent, au lieu que chez saint Dominique l'équilibre a pour effet l'accroissement continu des forces en travail, la plénitude de leur

impulsion, de leur richesse et de leur intensité. Il est à la fois homme d'étude, de prière, d'action, et quoi qu'il fasse, il le fait en spécialiste. Son amour de la science divine est d'une remarquable et unique fraîcheur. Nous pouvons nous le figurer dans la première partie de sa vie comme un parfait étudiant d'université (c'est alors, nous dit-on, qu'il vend ses livres au profit des pauvres). Dans la seconde partie, ayant groupé quelques disciples, il les conduit au cours d'Alexandre Stavensby, le fameux maître de Toulouse. Pendant tout le temps de son activité, jamais il ne se sépare des épîtres de saint Paul. La plus populaire de ses institutions porte la marque de l'intellectualité virile, car je prétends que le Rosaire, par le rôle qu'y joue la réflexion, s'adresse d'abord à l'intelligence de l'homme. Enfin, d'après la manière dont ses successeurs à la Maîtrise du Sacré Palais ont compris et rempli leurs fonctions, nous pouvons conjecturer qu'il y fut appelé comme professeur plutôt que comme prêcheur. Et maintenant, aux mœurs de l'intellectuel ajoutez les penchants de l'ascète et l'étonnante activité de l'apôtre ; et vous concevrez la complexité dominicaine.

La vie dominicaine est absorbante et exclusive ; elle ne souffre ni les interventions indiscrètes de l'affectivité, ni le tumulte et le bruit de l'action extérieure. Mais chez saint Dominique, la vie intellectuelle veut être complétée tout ensemble par la profonde et calme vie du cœur et par l'activité apostolique. Notez qu'après lui l'union de ces éléments n'a pas été maintenue aussi parfaite, et qu'on a invoqué chacun d'eux pour exclure les deux autres. Saint Dominique peut passer pour le symbole vivant des aspirations de l'humaine nature : intense curiosité de l'intelligence exaltée par la foi : vif penchant du cœur à la quiétude, à ce qu'on peut appeler le repos dominical ; enfin besoin d'expansion et d'action. Ce sont là les trois dimensions spirituelles de l'âme : hauteur, largeur et profondeur.

D'où les caractères de notre Ordre : nous sommes des cénobites (je dirai dans quel sens), nous sommes des docteurs, nous sommes des apôtres. Ce n'est pas par orgueil familial que je produis ces titres sonores. Vous verrez qu'il nous est interdit de

dissocier en nous ces trois éléments, ni d'en comprimer aucun. Nos Constitutions demandent que nous soit épargnée, comme un démembrement mortel, la suppression de l'un d'eux : « *Absit hoc in æternam !* » Tous nos saints rayonnent de cette triple gloire, bien que le rayonnement de chacun ait sa nuance particulière. Tout vrai Dominicain, quel que soit son pays, juge nécessaire d'avoir ces trois dons. C'est là un témoignage qui, répété sans cesse, devient loi pour la conscience de l'Ordre.

II

Nous trouvons encore que la vie dominicaine est une vie ardue, et que ce sont nos premiers pères qui délibérément la voulurent et la firent telle. Il semble que ces hommes du Moyen-Age aient cherché à dépenser en effort spirituel l'énergie physique et morale dont ils étaient pleins. Il est presque effrayant pour ceux qui prennent contact avec l'Ordre de comparer son austérité profonde et son extérieur brillant. Ce qui est plus émouvant encore, c'est l'obstination avec laquelle notre Ordre refuse de rejeter ou d'adoucir les austérités auxquelles d'autres, canoniquement reconnus comme moines, et parfois réputés moines exemplaires, n'ont pas été fidèles. Il faut dire qu'un système fort sage de compensations et de dispenses nous permet de supporter les austérités corporelles.

Une difficulté plus grave consiste à nous assimiler intellectuellement cet idéal complexe dont je viens de parler. Si, à différentes époques, notre Ordre a subi des épreuves, c'est que cet idéal complexe, mais indivisible, fut parfois altéré dans les conceptions et connut des défaites temporaires. Rappelez-vous l'Ancien Testament et l'histoire de ce peuple élu qu'on peut considérer comme une espèce d'ordre monastique : n'est-ce pas un peuple séparé des autres nations, voué par décret à la vie religieuse, auquel toute vie profane est interdite, et que l'autorité de Dieu régit directement ? Or sa vie entière s'explique par la lutte que se livrent en lui une idée divine et les tendances de la race. Vous connaissez les vicissitudes du monothéisme et, par suite, de

l'idée messianique en Israël. Le peuple élu essaye sans cesse d'échapper soit au culte du vrai Dieu en devenant idolâtre, soit à sa mission prophétique et au soin de garder la promesse d'un Messie en s'alliant avec des étrangers, en traitant avec les ennemis de Dieu, qu'il lui était enjoint de ne pas épargner. La vocation d'Israël est une ombre de la vie canoniale, doctrinale, apostolique, et l'on peut dire également que son histoire figure les vicissitudes de notre propre histoire, qui est celle de guerres où une idée complexe s'élève tour à tour contre chacun de ses éléments, pour l'empêcher d'exclure et de dominer les autres. Sachons donc reconnaître et prévoir les difficultés qu'il a chez nous à comprendre une vocation qui éclôt. Je vais avoir mainte occasion de vous indiquer les ennemis de notre idéal ; bornons-nous aujourd'hui à nous demander si nous avons assez de courage intellectuel pour concevoir dans leur union parfaite les principes fondamentaux de l'Ordre. Certes, il est triste de voir un Dominicain perdre son idéal ; mais il est plus triste encore d'en voir un pour qui cet idéal est resté lettre morte. Il faut le dire : l'inaptitude à le contempler accuse de façon décisive un manque de vocation. La pire indignité est un indice moins sûr.

Lorsque le Bienheureux Humbert de Romans raconte que saint Dominique emprunta aux constitutions des Prémontrés tout ce qu'il y trouvait de difficile, de beau et de sage (*quod arduum, quod decorum, quod discretum*), il a fort probablement en vue les pratiques de la vie régulière. Ses expressions n'en décèlent pas moins l'esprit chevaleresque de nos premiers Pères. Il est évident que rien de facile ne les contentait, ni dans l'activité extérieure, ni dans la vie spirituelle. Ils ne voulurent jamais séparer la beauté de la difficulté, ni (et ceci condamne tout soupçon de fanatisme) de la sagesse. Ainsi, dès le début, c'est par des chaînons solides, sinon brillants, que notre esprit se rattache à celui de saint Paul. Même désir violent et passionné qu'excitait l'École de la Croix ; même héroïque amour de Jésus crucifié. Saint Dominique rêvait de répandre son sang pour l'Évangile. Notre devise *Veritas* implique un esprit de sacrifice et une soif de conquête, aussi bien qu'une attitude calme et impartiale.

III

Enfin l'Ordre semble doué d'un charme tout spécial. Dans nos premières chroniques, on remarque l'emploi fréquent du terme « gracieux », appliqué à certaines qualités de langage et de conduite, qui n'étaient nullement des qualités de gens faibles et languissants. Ce fut en notre faveur qu'un cistercien de Sienna obtint l'inspiration des belles prières *Pro Prædicatoribus* qui supplient pour nous le *Verbum gratiosum* dans la Vigile de l'Épiphanie. D'innombrables épisodes où figurent nos Pères exhalent une fraîcheur de sentiment si ingénue, qu'on a presque peur de les profaner en les confiant à l'ouïe des modernes. On nous cite les tendres amitiés qui entourèrent saint Dominique. Depuis lors un mystérieux courant de sympathie nous apporte à l'improviste des âmes qui nous avaient longtemps ignorés.

La beauté de l'Ordre a différents aspects. Pour les uns, la vie de l'Église ressemble à une immense chasse à l'âme. Dieu est le grand Maître d'équipage ; les Apôtres sont ses piqueurs ; les prières des saints déchirent l'air comme une sonnerie de trompes. De tous côtés les âmes rebelles et timorées fuient les approches de la grâce divine. Cependant la noble meute des limiers se déchaîne avec une fougue irrésistible et fait éclater ses clameurs. Qui donc ne souhaiterait se joindre aux limiers de saint Dominique ?... Chez quelques autres, l'Ordre prend la forme d'un somptueux portail qui introduit au royaume de la Science divine et d'où une perspective infinie, ouverte sur des champs de lumière grandissante, arrête l'âme affamée de réalités célestes,

Pourquoi un tel charme émane-t-il de l'Ordre ? C'est un fait plus facile à constater qu'à expliquer. Ne provient-il pas de ce que l'Ordre naquit comme finissait l'âge de la spontanéité ? Il est certain qu'en morale l'abus de l'analyse et de la réflexion tarit les sources profondes de la vie : « Celui qui écoute son propre discours, a-t-on dit, écoute un sot. » Pareillement, celui qui dissèque sa propre vie dissèque une moribonde. Notre âge d'or était au contraire spontané. Si nous ne connaissions pas la mâle vigueur de ces hommes, si nos constitutions ne témoignaient pas

du réalisme sévère de leurs jugements, nous serions parfois tentés de croire qu'ils avaient des âmes d'enfants, qu'ils étaient craintifs et se défiaient d'eux-mêmes par pusillanimité, enfin que leur tendre piété les rendait mous et crédules. Ainsi les jugent de fantaisistes historiens du Moyen-Age, qui tout de suite se réfutent eux-mêmes en dépeignant les terribles Inquisiteurs. La vérité est que notre Ordre représente, avec l'Ordre franciscain, chacun dans sa personnalité propre, la floraison suprême de l'ingénuité médiévale.

Mais dans ce charme il y a encore autre chose que de l'ingénuité ; il y a le sentiment d'une haute mission intellectuelle. L'enfance passée, l'ingénuité, pour être agréable, doit s'unir ou s'opposer à d'autres dons ; et même chez l'enfant, l'esprit ingénu ne charme que s'il coexiste avec l'intelligence. Or il faut reconnaître que nous avons manifesté, dans nos œuvres diverses, non seulement les vertus, mais aussi les défauts qu'engendre ce contraste : un désintéressement périlleux, une sincérité indomptable, une indifférence aux questions de personnes, un manque de sens pratique, qui auraient ruiné bien d'autres institutions. On peut dire que nous sommes des espèces d'aventuriers, les aventuriers du vrai. Passez-moi ces termes romantiques.

Le charme de saint Dominique pénètre invinciblement les âmes. Charme étrange, discret et mystérieux au point d'en être indéfinissable et presque imperceptible ; charme qui, nonobstant sa pureté sévère, exerce les différentes sortes d'attraits par où, comme nous l'avons vu, l'Ordre se manifeste aux hommes. Les rayons qui jaillissent de l'étoile posée sur le front de saint Dominique sont aussi variés que brillants et délicats.

Sauvegardons ce charme qui nous captiva dès l'aube de notre vocation : épargnons-lui le souffle desséchant du scepticisme et l'alliage d'éléments humains. Aidons-nous et aidons autrui à s'assimiler complètement notre idéal. Le bréviaire vous en dit la raison : « ... *ila ul partes omnes Institutii quod amplexus fuerat, cumulatissime expleret.* »

CHAPITRE II

L'apostolat, fin de l'Ordre

La fin de l'Ordre est l'apostolat. La constitution le déclare formellement, inutile de la citer. Mais je me demande si nous-mêmes possédons toujours dans la plénitude la véritable notion de l'apostolat dominicain. Essayons d'abord de retrouver la manière dont l'Église conçut à l'origine la mission de saint Dominique ; nous verrons ensuite qu'une renaissance de l'idée apostolique est un pressant besoin des jours que nous vivons.

I

Tout dépend ici des intentions de l'Église. Je ne veux pas dire qu'elle suscite à son gré les fondateurs et les saints ; mais nul homme ne s'y distingue s'il n'a reçu tout ensemble une vocation de Dieu et un mandat de l'Église. Dans la fameuse bulle de Sainte-Sabine donnée à notre Père Dominique par Honorius III (22 décembre 1216), le pape nomme les membres de l'Ordre : *futurs champions de la foi et véritables lumières du monde*. Ces paroles rappellent aisément celles de Notre-Seigneur : « Ceignez vos reins et portez un flambeau », ou encore : « Vous êtes la lumière du monde. » Cette relation des paroles de l'Église à celles de Notre-Seigneur nous oblige à voir dans la louange prophétique du Pape autre chose qu'une métaphore excessive ; en outre, elle rattache la mission apostolique de l'Ordre à l'idée même de l'apostolat primitif. Sans cesser d'admirer la beauté sculpturale de l'image, qui exprime avec tant de relief le rôle que l'apôtre doit jouer, à la fois comme défenseur et comme éclaireur, essayons d'extraire de ces mots les deux caractéristiques du ministère confié à saint Dominique et à ses fils :

4. — Un champion est plus qu'un soldat ordinaire ; un champion est officiellement désigné pour représenter, dans un

moment solennel et critique, une grande cause, ou un grand pays, que le soldat représente sans doute, mais de façon anonyme. Un champion de la vérité n'est pas un pur organe de défense : il s'identifie avec cette vérité ; il est lui-même une affirmation vivante du vrai et du juste, aussi redoutable en soi que par les coups qu'il porte. Il vient venger la cause, et livre un combat singulier dont le succès est définitif. Sa mission comporte l'exercice d'une sorte de pouvoir judiciaire ; ses droits outrepassent de beaucoup les droits personnels, étant ceux de la cause qu'il représente. Telles sont les conditions auxquelles un homme qui combat peut être qualifié de champion.

Or, c'est précisément par une représentation de la Vérité, par une participation au pouvoir doctrinal et judiciaire de l'Église que se distingue, dès le début, l'apostolat dominicain.

Le ministère de la prédication appartient aux évêques, comme successeurs des apôtres, et juridiquement n'appartient qu'à eux. Avant saint Dominique, des prêtres étaient délégués à l'exercice de ce ministère en certaines circonstances, mais ces délégations étaient rares. Saint Dominique obtint que le Prêcheur participât de façon plus officielle à la mission doctrinale des évêques. Grâce à lui, le Prêcheur put faire valoir le titre de docteur ; et grâce à lui, non seulement ses fils, mais tous les prêtres virent s'enrichir en eux le concept de mission sacerdotale et en étendirent l'exercice. Oui, l'idée de sacerdoce se renouvelle alors dans l'Église, et elle se renouvelle tout simplement parce que l'action personnelle du prêtre est reliée à la mission des apôtres.

Chez nous, cette participation au pouvoir apostolique et doctrinal des évêques a été accrue et affermie par l'obtention d'une part bien définie de leur pouvoir judiciaire. Dans sa campagne contre les Albigeois, saint Dominique faisait déjà figure d'inquisiteur. Et peu après, l'Église nous destina spécialement à cet office que le monde, pour nous louer ou pour nous maudire, a toujours reconnu comme nôtre. En saint Dominique donc, l'idée de championnat se trouve complètement développée, et son Ordre s'identifie avec la cause et l'honneur de la Vérité.

B. — L'autre caractéristique à dégager des paroles d'Honorius III est l'universalité de l'apostolat que saint Dominique a renouvelé. Sa conduite à l'égard du Saint-Siège, bien que singulièrement courageuse et même audacieuse, se pliait si bien aux règles de la discrétion et de la modestie, qu'elle nous empêcha de voir la grandeur de l'entreprise dominicaine. Je n'hésite pas à dire que depuis saint Paul aucun homme n'a rien tenté d'aussi grave ni d'aussi important. La tâche dévolue à saint Paul consiste proprement à universaliser l'Évangile en affranchissant l'action de la grâce des liens où l'enserrait la loi, de manière à en imposer la nécessité aux Gentils comme aux Juifs, à toute la race humaine. Telle est, vous le savez, l'idée fondamentale de l'Épître aux Romains, et saint Paul aurait bien pu prendre pour devise les mots : « *Grazia Dei non est alligata.* » Il me semble ici supérieur aux missionnaires qui dans les temps barbares et depuis ont été envoyés pour convertir un peuple. La mission de saint Dominique, donc, après lui, de son Ordre, comprenait le monde entier. Pour lui sans doute, les Cumans représentaient le bout du monde : mais l'idée que Dieu confie à un homme l'emporte en efficacité sur l'action personnelle de cet homme. Saint Dominique fut le héraut qui rappela au souvenir de l'Église les paroles du Maître : « *Allez, enseignez toutes les nations.* » Et l'Église reconnut cette personnification de l'apostolat catholique en saint Dominique lorsque le pape Honorius III plaça sous l'autorité du nouveau fondateur des prêcheurs qui appartenaient à des ordres anciens et puissants, en vue d'une action générale en Italie (Lettre d'Honorius III, 12 mai 1220).

Rappelez-vous les difficultés que nous trouvons à franchir le petit fossé qui borne notre vie individuelle. On conçoit sans peine (sinon, quelle étrange énigme !) pourquoi l'homme répugne si fortement à ce qui le développe et l'embellit. Il est certain que sans des facultés exceptionnelles une âme ne pourrait savoir qu'il lui est permis d'excéder les limites ordinaires de l'activité, qu'elle est assez riche de cœur et de pensée pour distribuer sa richesse entre toutes les nations de la terre. La conception dominicaine de l'apostolat n'admet de restrictions ni quant aux lieux, ni quant aux

méthodes. L'intention, je peux même dire l'instinct, qui permet à saint Dominique de réaliser une telle idée indique, au surplus, une soif des âmes égale en ardeur à celle qui en d'autres âges inspirait à d'autres apôtres leurs paroles de feu. La prière de saint Dominique ne fut jamais : « Permettez que je vous donne les âmes de ce peuple », mais « les âmes du monde ». Ayant échoué en Languedoc, ce véritable héros résolu de conquérir la terre. Venu pour sauver, il vit que la blessure à guérir n'était pas celle d'une province, mais qu'elle avait les dimensions du monde en largeur et en profondeur. (P. Mac Nabb.)

En bref, les deux caractères dont saint Dominique a derechef marqué l'apostolat en affectent la qualité et l'extension. Grâce à saint Dominique, l'apostolat redevint ce qu'il était chez saint Paul : le dogme vivifié en action, la vérité divine aimée et enseignée pour elle-même, la Révélation surnaturelle ordonnant à sa fin les diverses connaissances naturelles, l'unité et le bonheur des hommes réintégrés dans l'unité de l'Église catholique. Par son universalité, l'apostolat dominicain offre à cette Église un puissant instrument d'action. Cet instrument est, tour à tour une trompette et une épée : mais, dans la pensée de saint Dominique, la main qui en fait usage est toujours celle de Rome. Nous pourrions regretter de ne pas recevoir plus souvent de nos jours l'impulsion directe de cette autorité centrale. Ce qui est sûr, c'est que d'avoir mis un tel instrument à la disposition de l'Église équivaut à un vœu de loyauté envers le Saint-Siège.

L'originalité d'un homme consiste soit à trouver quelque chose de nouveau, soit à faire entrer dans une combinaison nouvelle des éléments préexistants. Nous avons vu que saint Dominique unit trois éléments divers dans une nouvelle forme de vie ; il inventa, en outre, quelque chose de nouveau, ou plutôt, ce qui revient au même, il restaura et mit dans une fraîche lumière le caractère doctrinal et universel de l'apostolat. Ne soyons donc pas étonnés si, pour envoyer ses disciples à travers le monde, il redit les paroles de Notre-Seigneur : « *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creatura.* »

II

Nul doute qu'il ne soit nécessaire de restaurer l'apostolat suivant la conception de saint Dominique.

Si l'on se souvient que l'apostolat est tout ensemble une force et une méthode, un génie et une science, une flamme brûlante et une stratégie, on est obligé de reconnaître que cette antinomie a toujours paru fort embarrassante. Quand un prêtre ou un religieux probe a pendant des années de travail employé des moyens classiques, un moment arrive fatalement où s'offrent à son esprit les paroles de Notre-Seigneur : « Je suis venu embraser la terre » ; et il brûlera de contribuer à cet embrasement. Après beaucoup de sermons et de fatigues, il s'apercevra qu'il est un serviteur infidèle, et, cherchant la cause de son indignité, il s'accusera peut-être de n'avoir pas quitté les sentiers battus pour s'élançer, avec toutes les forces de son cœur et de son esprit, à la conquête des âmes.

Le sentiment de l'obéissance doit sans doute le rassurer ; c'est l'autorité obéie qui mesure sa tâche et même sa moisson. Il n'en vient pas moins, tout en se soumettant, à souhaiter une autorité plus exigeante ; il se rappelle que Dieu, dans l'histoire de l'Église, renouvelle de temps en temps ses ouvriers pour relever la saveur de l'apostolat. Il incline à se reprocher de recourir à la casuistique pour excuser la froideur de son zèle, et ne peut s'empêcher de craindre que Dieu en une heure pénible ne lui demande compte des forces qu'il aura comprimées et de la flamme qu'il aura éteinte en accordant trop à la méthode et au système. Oui, sans enfreindre le respect dû aux autorités, nous pourrions nous poser de telles questions. La preuve en est que le plus souvent, au cours de notre histoire, l'initiative individuelle a été plus féconde que l'impulsion officielle. Du moins pouvons-nous désirer et demander à Dieu que l'apostolat dominicain conserve les caractères que saint Dominique a voulu lui donner.

Envisageons trois faits graves avec lesquels nos apôtres doivent compter, et qui sont propres à stimuler leur zèle et à l'enhardir.

Le premier de ces faits, spécial à l'âge moderne, est la redoutable affectation du discours humain à des usages séculiers et profanes. Aujourd'hui chacun parle, donne des conférences, enseigne et va jusqu'à prêcher. La question : « Comment un homme prêchera-t-il, s'il n'est envoyé à cette fin ? » est tout à fait inactuelle. Même dans l'Église les moyens ne manquent pas de se dispenser de la mission, malgré la règle. Cet abus a pour résultat d'affaiblir et d'énerver la parole sainte. Combien nous nous sentons isolés dans cette foule de Prêcheurs officieux ! Que faible est la résonance du message évangélique dans cette cacophonie ! Et l'on nous assiège et l'on nous pille ! morceau par morceau, on nous arrache notre doctrine pour la conformer à toutes sortes de vues humaines et fantaisistes qui en altèrent la signification. La critique et le journalisme sont tenus de servir à leurs lecteurs un ragoût quotidien de philosophie religieuse. Jadis nous étions citoyens des universités ; aujourd'hui nous sommes exclus de l'enseignement qui s'y donne. Parlerai-je des puissants moyens d'action, dont disposent, pour les gaspiller, les politiciens, même en matière de science et de religion ? Ceux qui ont un enseignement à recevoir vont à d'autres maîtres qu'à nous, et nous n'aurons bientôt plus comme auditeurs qu'une poignée de braves gens inoffensifs. Dans ces conditions, il y aurait un péril grave à nous laisser dépouiller de notre doctrine, un péril mortel à tenter de la corrompre ou de l'anémier sous prétexte de la rendre plus acceptable.

Le manque de foi et de courage peut prendre une forme encore inférieure. Quand nous voyons dans une Église tant d'établissements nouveaux fondés pour conquérir les âmes, il est à craindre que nous n'inclinions à les mépriser comme des rivaux qui n'ont rien à nous apprendre, ou à les regarder comme des conquérants en faveur desquels il nous faut abdiquer. On conçoit que la honte d'abdiquer se joigne à celle de diffamer ; les deux solutions nous tentent. Illusion lamentable ! Nous n'avons rien à envier il y aura toujours place pour nous dans le monde, si nous gardons intacts nos moyens d'action, que les méthodes d'autrui ne supplanteront jamais. Aussi bien, cette assurance ne saurait-elle

nous enorgueillir au point de nous faire dédaigner les exemples de zèle et de courage qu'apportent ces nouveaux venus. La complexité de notre vie ne peut tarir en nous les sources d'une activité toujours fraîche, mais au contraire les maintenir abondantes. Il me répugne donc d'entendre certains d'entre nous critiquer sans cesse les beautés des autres, au lieu d'imiter ce qu'il y a de louable en eux. Ni abdication, ni altération, ni envie. Rappelons-nous la confiance de notre Père saint Dominique dans le pouvoir et la force de la parole divine. Sa mission chez les Albigeois n'avait pas complètement réussi ; d'autres, découragés, auraient renoncé à leur entreprise ; mais un apôtre qui peut être obligé de secouer la poussière de ses souliers sur une cité ou sur une ville, ne la secoue jamais sur la race humaine. Saint Dominique maudit les Albigeois (en des termes qui rappellent les propres termes de Notre-Seigneur), mais il envoie ses dix-sept disciples à travers le monde. Au moment même où il prend conscience d'avoir à peu près échoué dans son entreprise, il songe à fonder un Ordre universel de Prêcheurs. Toute divine qu'elle est, la parole de salut ne se réalise, dans une large mesure, que par le moyen de notre foi. Je trouve un caractère blasphématoire aux paroles d'un vieux dominicain qui disait un jour devant moi : « Notre Ordre a eu son temps ; qu'il se résigne à n'être plus qu'un spécimen du passé, à ne plus espérer de conquêtes futures. » Si telle était la vérité, nous n'aurions plus qu'à exposer le costume dominicain dans un musée et un exemplaire de notre constitution dans une bibliothèque publique.

Il existe un second fait, plus remarquable que le premier. Je ne l'appelle pas le conflit des grandes tendances modernes (scientifiques, sociales et mystiques), mais plutôt leur convergence, puisqu'elles convergent partout vers une religion unique, quels que soient d'ailleurs les desseins de ceux qui les représentent. Sans doute, la question scientifique s'est posée en tout temps, bien qu'autrefois elle n'impliquât probablement pas comme aujourd'hui d'énigmes philosophiques, ni aucun problème d'histoire et d'exégèse. Sous les formes variées du servage et du paupérisme, la question sociale nous a toujours hantés. Entre les

formes extrêmes de l'illuminisme et du quietisme, les aspirations mystiques ont trouvé jadis de multiples issues pour s'épancher. Mais de nos jours, ces tendances ont pris un aspect spécial et une vie nouvelle. Chacune d'elles emprunte aux deux autres, et leur communique en échange quelque chose de soi : la science prétend être une religion ; le socialisme veut être une morale et se présente comme un culte fiévreux de la justice ; la mystique à son tour soutient son droit d'être scientifique. Ajoutez que ces trois tendances, par leur contenu et par leur action, concourent à réaliser, sous une forme définie et suprême, soit la connaissance expérimentale de Dieu, soit l'apothéose de l'homme. Je ne pense pas qu'il soit exagéré de voir là le plus grand événement de l'histoire depuis les invasions barbares. Ne prenons pas un tel fait pour une simple manifestation de forces aveugles. Prenons garde à l'attrait séducteur de ces tendances qui captivent partout les esprits et les cœurs ; prenons garde à l'importance des transformations inévitables qui en résulteront. Les catholiques pèchent souvent, comme l'accuse nettement l'histoire, par faute de prévoyance, par leur attitude presque puérile au milieu des crises graves. Ne serait-ce pas pour cette raison que Notre-Seigneur a prédit avec insistance la destruction de Jérusalem et la fin du monde ? C'est pour nous un thème de méditation profonde que ce caractère si marqué de l'âge apostolique : l'expectative des âmes attendant le retour du Seigneur. Depuis, l'imprudence de notre attitude nous a souvent valu d'être désarmés, privés d'organisation et sans bravoure à l'heure du danger.

Or nous avons trois bonnes raisons d'examiner avec courage la conjoncture exceptionnelle où nous sommes placés et d'exciter notre zèle apostolique d'autant plus vivement qu'elle est plus grave.

Premièrement ces tendances, du fait qu'elles agissent, évoquent une cause sacrée : elles ne mettent pas seulement en jeu l'intérêt des âmes individuelles, mais l'intérêt même de l'Église. Qu'on les analyse : on verra qu'elles impliquent d'immenses possibilités, car elles contiennent en puissance l'unification de la

pensée religieuse dans le corps de l'Église catholique. Est-il un seul dominicain qui ne sentirait battre son cœur devant une telle perspective ? un seul qui ne brûlerait d'agir à une telle fin ?

Secondement, notre Ordre, en son âge d'or, nous propose en exemple une intelligence ouverte généreusement à tous les besoins de l'époque. Le B. Jean le Teutonique étant Général, un fait se produisit qui mérite une sérieuse considération et qui garde toute sa force aujourd'hui : j'ai en vue la quasi-institution de Frères errants ou pérégrinants, dont les rapports officiels, datés d'Asie ou d'Afrique, subsistent chez nous, révélateurs d'un courage héroïque et d'une espérance peut-être un peu naïve en la conversion de l'humanité. Rappelez-vous ce que sainte Catherine, dans son *Dialogue*, a dit de nos premiers Frères : « Chacun d'eux semblait un autre saint Paul. » Au moindre appel, ils s'empressaient de partir chez les Barbares, ou bien ils suppliaient qu'on les y envoyât. De notre histoire primitive nous arrive comme un écho des paroles de saint Paul : « Malheur à moi, si je ne prêche pas l'Évangile. »

Troisièmement, la Providence ne manifeste-t-elle pas les desseins qu'elle a sur l'Ordre par le fait que, malgré notre petit nombre, nous avons eu et continuons d'avoir chez nous de puissantes personnalités : des hommes qualifiés pour répondre comme il convient aux besoins modernes qui naissent des tendances que vous savez ?

D'éminents spécialistes, historiens, assyriologues, exégètes, et même sociologues, se sont élevés parmi nous, à la suite de circonstances fortuites où il est facile de reconnaître l'action divine. Nous avons sans doute de nombreux adversaires et n'avons pas su, sous Le pontificat de Léon XIII, profiter d'occasions très favorables ; pourtant il est clair que l'on n'a pas cessé de compter sur nous. Amis et ennemis trouvent plus facile de nous passer des torts que de nous pardonner d'être médiocres. Soyons convaincus que le génie de notre Ordre peut subvenir directement aux besoins des cœurs et des esprits, non seulement de nos jours, mais dans tous les âges, puisque la jeunesse et la fraîcheur de la Vérité sont éternelles. Rappelons-nous ce qu'a dit,

saint Ambroise du devoir de charité intellectuelle : « De même qu'un riche s'il ne partage pas sa fortune entre les pauvres, celui-là se rend terriblement coupable qui, pouvant enseigner, ne répartit pas entre les ignorants la grâce de son savoir. »

Je vais toucher à un dernier fait qui n'est point sans rapport avec la question d'une renaissance apostolique. Dans plusieurs pays, sous la pression des circonstances, l'Ordre a dû assumer des fonctions paroissiales et missionnaires. Ne pensez pas que je m'arroge le droit de blâmer cette adaptation à des nécessités locales : et je ne me dissimule pas qu'en France notre restauration se fera peut-être sous cette forme. Mais je prie pour que ces fonctions nous soient épargnées dans la mesure où elles nous obligeraient à sacrifier un seul des trois éléments essentiels de notre vie : l'étude, les heures canoniales et l'apostolat universel. Les intérêts même de la paroisse exigent le maintien de notre vie dominicaine dans son intégrité : car si cette vie n'est pas assez abondante pour se verser en ceux qui se confient à nous, alors les paroisses dominicaines seront inférieures en intensité de vie paroissiale à n'importe quelle paroisse séculière. Si donc il sied parfois que l'Ordre fasse le sacrifice de consacrer un certain nombre de ses membres au ministère paroissial, il faut, en revanche, que la paroisse, par une incorporation aussi complète que possible à la communauté, s'en assimile la vie parfaite. La paroisse, en quelque mesure, doit participer aux exercices liturgiques et intellectuels des Pères, en respirant l'atmosphère qui émane de l'Ordre ; elle doit pouvoir accéder à un degré plus haut de vie spirituelle ; elle doit acquérir un esprit de dévotion qui présente les caractères propres de notre ascétisme ; bref, elle doit être instruite à imiter nos saints dans leur vie intérieure tout ensemble et dans leurs travaux pour l'Église.

Placée dans cette lumière, la paroisse devient un champ de culture intense, pour ne pas dire une serre à primeurs, cependant que, de son côté, l'Ordre garde le pouvoir de s'étendre. On perd ce double bénéfice à vouloir sacrifier un seul élément de notre vie aux précipitations de la vie paroissiale.

Pour conclure, il n'est point téméraire de souhaiter une renaissance de l'apostolat dominicain, et même de reconnaître, en battant nos poitrines, que nous n'avons pas su conserver toute la foi nécessaire dans le pouvoir de la Parole divine, que nous avons laissé s'obscurcir entre nos mains la torche de saint Dominique. En des vers magnifiques, Dante nous remémore fortement l'indomptable élan et les fruits de l'apostolat dominicain dans le saint patriarche et ses premiers fils :

Puis par doctrine ensemble et par vouloir
partit avec l'office apostolique,
comme torrent pressé de haute veine ;

et dans le champ des buissons hérétiques
plus fort frappa son cours impétueux
là où plus grandes étaient les résistances.
Puis se firent de lui divers ruisseaux
dont le jardin catholique s'arrose
pour que plus vifs en soient les arbrisseaux.

(Paradis, XII, v. 97-105. Traduction André Pératé.)

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I	Caractères généraux de l'Ordre	5
II.	L'apostolat, fin de l'Ordre	11
III.	La pratique de l'apostolat	22
IV.	Veritas	29
V.	Préparation à la Mission doctrinale de l'Ordre	38
VI.	Caractère canonial de l'Ordre	45
VII.	Prière liturgique	53
VIII.	Le caractère moral de l'Ordre	59
IX.	La note dominicaine dans les postulats de la conscience.....	68
X.	L'orientation de l'âme vers Dieu par la charité.....	74
XI.	Comment un Dominicain devrait aller à la confession	81
XII.	Les doctrines dominicaines de la Grâce dans leur application pratique	87
XIII.	La dévotion dominicaine à Notre-Seigneur	97
XIV.	<i>Adoro te devote</i>	103
XV.	<i>Sancta Maria supra Minervam</i>	111
XVI.	Le tombeau de saint Dominique	117
XVII.	Loyauté envers l'Église	121
XVIII.	Conclusion	127